

# Le carnet d'Hubert Nyssen

8 juillet – Deux soirs de suite, dans le silence de la nuit, j'ai écouté Marianne Epin lisant du Rilke : *Livre d'heures et Elégies de Duino*. J'ai fréquenté ces poèmes depuis mon adolescence, mais à chaque lecture je découvre de nouvelles allusions à l'autorité sensuelle de la pensée. Et Marianne le fait si bien sentir dont la voix se déploie avec une grâce et une justesse qui m'ont donné l'impression d'en palper l'étoffe.

9 juillet – Fin de semaine, fin de parcours pour deux hommes qui avaient en commun l'autorité de talents dissemblables : Claude Simon et Maurice Baquet. La plume et le violoncelle. La rigueur et la prouesse. Claude Simon restera pour moi l'écrivain qui fait réfléchir à l'effet de contamination de l'écriture sur le sujet dans le roman. Il est aussi, à mes yeux, celui dont l'œuvre a le plus pâti de l'orthodoxie du "nouveau roman" proclamée par des zélés qui étaient bien incapables d'en écrire.

5 août – "J'ai une idée !" s'est exclamé le petit Félix d'un air de défi. Il n'a pas prononcé un mot de plus pour me dire quelle idée, mais par gestes, grognements et grimaces il me l'a fait comprendre. L'idée, c'était de grimper dans l'un de nos oliviers. La question que je me pose, c'est de savoir si, dans la conquête du langage, mon petit-fils est encouragé par le spectacle de la société ou si, au contraire, il est freiné par l'exemple d'adultes alternativement en proie au psittacisme et à l'aphasie. J'aimerais que ce marmouset eût atteint un âge où je pourrais lui dire que ce ne sont pas les idées qui manquent. Le monde est peuplé de gens qui ont des idées, lui expliquerais-je, mais il est sous-peuplé de gens capables d'en déployer le sens et d'en mesurer les effets. Ce qui manque, c'est ce qui de l'idée fait une pensée. Mais de telles choses ne s'enseignent que par l'exemple. Ah, si j'en avais le pouvoir, je ferais mettre dans toutes les classes d'école une reproduction du tableau de Magritte : *Ceci n'est pas une pipe*. Regardez-la et essayez donc de la fumer...

6 août – Relu, dans l'ordre inverse où je les avais découvertes jadis, les deux versions de *L'Education sentimentale* de Flaubert. Cette fois, la "première" avant la "grande". Désormais délivré des instructions, recommandations et interprétations des gardiens du temple avec lesquelles on s'embarque la première fois dans de telles lectures, je me suis retrouvé pareil au bateau ivre : *"Comme je descendais des fleuves impassibles / Je ne me sentis plus guidé par les haleurs [...]"* Et, débarrassé des haleurs, j'ai découvert que, comparée à la grande, la première *Education* n'était pas insignifiante !

Or, prenant connaissance après coup (vieille habitude) des préfaces des deux ouvrages, j'ai trouvé dans celle que François-Régis Bastide avait écrite pour la première *Education* une phrase qui ramasse à elle seule tout ce qui m'était venu à l'esprit. *"Cette première Education sentimentale, écrit-il, qu'on l'appelle la première, la parisienne, la petite ou la pestiférée, c'est un fichu grand bouquin, il est à nous, et on aurait bien pu nous le dire plus tôt."*

Voilà un langage qui me botte. Merci, cher auteur de *L'Enchanteur et nous* ! Vous aviez raison, on aurait dû nous le dire plus tôt... Si la grande *Education sentimentale* est un monument balzacien où les effervescences sentimentales sont rapportées avec les mêmes méticulosités d'illustrateur que les modes, les salons, l'affairisme, les événements politiques et les insurrections de 1848, la première, elle, est un roman dont la lecture n'exige pas que l'on soit attentif à un appareil de notes pour en comprendre les péripéties, c'est un récit où le désir d'écrire engendre le plaisir de lire et emporte le lecteur sans lui laisser de répit. Il y a là, signe d'un grand roman, un style narratif qui donne toute sa mesure dans l'ironie de la dernière phrase : *"Ici, l'auteur passe son habit noir et salue la compagnie."* Comme si, dans une sorte de prémonition, le jeune Flaubert congédiait les didacticiens qui, après sa mort, affirmant leur autorité patrimoniale sur son œuvre, chercheraient à empêcher ce roman de jeunesse de déployer l'évidence de sa précoce maturité.

9 août – Ce midi, j'ai renoncé à la méridienne pour assister par la télévision au retour sur Terre de Discovery, qui s'est posée à 14 heures, donc de nuit là-bas, non pas en Floride mais en Californie. Le temps qu'a duré ce spectacle, je dois convenir que la fascination pour l'exploit a occulté l'indignation que souvent j'ai ressentie quand il était question du coût extravagant de la conquête spatiale. Je ne suis évidemment ni le seul ni le premier à me dire que si l'on dressait des colonnes comparatives des dépenses de la conquête spatiale et de celles destinées à lutter contre la faim, la pauvreté, l'illettrisme, on aurait plus d'un haut-le-cœur.

Cette frénésie eut pour moi une représentation symbolique en 1969. Cette année-là, en juillet, j'étais à Alger. Le même jour, le 20, trois événements eurent lieu. Neil Armstrong fut le premier homme à mettre le pied sur la Lune ; Eddy Merckx remporta le Tour de France ; à Alger fut ouvert le premier Festival panafricain de la culture. Toute l'Afrique continentale, la blanche et la noire, s'y trouvait réunie par ses écrivains, ses danseurs, ses chanteurs, ses musiciens, ses comédiens, ses griots, et aussi la diaspora africaine, et c'est là, d'ailleurs, que pour la première fois j'ai rencontré non seulement Myriam Makeba, Nina Simone et Archie Shepp, mais aussi Assia Djebar et René Depestre. Ce fut une fête ininterrompue pendant une semaine. Car musiciens et acteurs qui se produisaient dans les salles, les stades, les cinémas et les jardins aménagés à cet effet se répandaient ensuite dans la ville et improvisaient sur les places publiques, dans les rues, dans les caravansérails. S'il faut parler de chocs des cultures, c'est là que j'en vis de singuliers quand, par exemple, sous les yeux ébahis des Algérois se déhanchèrent des danseuses noires aux seins nus... C'était un festival novateur, un exemple des initiatives qui pouvaient reconstituer l'Afrique dans la mul-

tiplé personnalité que les colonisations avaient dévoyée quand elles ne l'avaient pas détruite. Mais voilà... les médias n'en eurent que pour Armstrong et pour Merckx – la performance et l'exploit –, et ce fut longtemps après que parurent des articles marqués par la sacro-sainte distance critique. Ce 20 juillet, une chance avait passé qui ne s'est pas représentée.

14 août – N. m'écrit que l'autre jour, dans une animalerie, se sentant épiée, elle s'est retournée d'un coup... Du fond de leur aquarium, des axolotls à visage humain l'observaient, campés sur leurs nageoires terminées par de petits doigts. N. s'est alors souvenue que Cortázar avait, à ces étranges salamandres, consacré l'une de ses nouvelles. Tu vas me donner des cauchemars avec ces petits monstres, lui ai-je aussitôt répondu.

Eh oui, déjà que je ne peux pas regarder un animal, quel qu'il soit, sans être frappé par tout ce qui, dans sa morphologie, et malgré d'indéniables grâces, révèle ou trahit l'inaccomplissement de l'ambition initiale ! Comme si l'échec était immanent à la création. Comme si le diable avait mis des bâtons dans les roues de l'artisan Dieu. Comme si quelque chose était intervenu qui avait arrêté la genèse pour ne laisser sur le terrain des origines que des créatures inachevées, des monstres... Tu en conviendras, ai-je encore dit à N., il n'y a de beau en ce monde que ce que nous désignons comme tel par les mots. La littérature souvent n'a pas d'autre sens, elle qui arrive à nous faire prendre des monstruosité pour l'expression de la splendeur.

Souvent, c'est dans des circonstances comme celle-là que je décide de relire un livre. Je suis donc allé prendre dans ma bibliothèque *Les Armes secrètes*, le recueil de nouvelles de Cortázar. Mais je ne me suis pas longtemps livré au jeu de l'anthropomorphisme avec les axolotls. Ce qui a fait un retour soudain, c'est Julio Cortázar lui-même apparaissant au mas un jour d'orage avec Laure Bataillon, sa traductrice, et Carol Dunlop, sa jeune épouse. C'était au début des années 1980, quand nous préparions l'édition bilingue de sa pièce : *Les Rois/Los Reyes*. Plusieurs fois nous nous étions revus ensuite, dans le Sud ou à Paris. Et chaque fois, Cortázar me troublait avec son allure de personnage surgi de ses propres livres. Vers la fin, victime de je ne sais quel dérèglement, il s'était mis à grandir, vraiment grandir, et cette anomalie avait renforcé mon impression d'être témoin d'une étrange manifestation d'autofiction. Notre dernière rencontre date de février 1984 : au cimetière du Montparnasse, j'ai fait la queue pour jeter à mon tour une rose dans l'étroit tombeau où l'on venait de poser le cercueil de Julio sur celui de Carol, morte deux ans plus tôt.

La même année 1984, lors du Forum de la Narrativa auquel j'avais été invité à La Havane, un homme qui portait l'uniforme militaire était monté à la tribune pour affirmer qu'il y avait eu deux Cortázar, un "bon", qui avait épousé la cause révolutionnaire, et un autre, qui avait sombré dans l'esthétisme et l'individualisme. Bien entendu, il n'avait pas dit un mot de l'affaire Padilla, qui avait provoqué la rupture de l'écrivain avec Cuba en 1971. Mon sang n'avait fait qu'un tour, j'avais demandé la parole et j'avais tenté de dire quelques mots sur le scandale de cette dichotomie. Mais à la manière dont les propos étaient rapportés par les interprètes, allez savoir quelles miettes de mes protestations étaient arrivées jusqu'au public ! Assez en tout cas pour que, le soir même, on me fît savoir que j'avais intérêt à quitter La Havane plus tôt que prévu.

Ces souvenirs refluaient, l'un entraînant l'autre, quand j'ai eu l'impression que j'étais épié, moi aussi. Comme N. dans son animalerie. Je me suis retourné. Ils étaient tous là, les vivants et les morts, métamorphosés en axolotls, tous, de Cortázar, sa traductrice et son épouse, jusqu'au militaire de La Havane en passant par la belle A. qui m'avait entraîné à Cuba et qui, depuis, en est revenue (dans les deux sens du terme). Et ils me regardaient avec l'air de me demander des comptes sur la manière dont je parlais d'eux.

22 août – Dans *La Provence*, ce matin, un titre me saute aux yeux : "*Le mistral et l'inconscience tuent.*" D'un coup d'œil trop rapide, j'avais lu : "*Le mistral et l'inconscient tuent.*" Que n'aurait pas brodé Lacan là-dessus ! "Fumer tue", me dit aussi chacune des boîtes de tabac Dunhill (Early Morning) que j'achète. Ce qu'il y a de piquant dans l'étymologie (incertaine) du mot "tuer", c'est la possible conjonction de *tueor*, dans le sens de "protéger", et de *intueor*, qui marque la fixation de la pensée, le regard attentif et qui a conduit à "intuition"... Par quoi, avec mon habituelle mauvaise foi, je comprends que fumer me protège de l'obscène brutalité du monde et me dispose à l'usage des mots quand j'écris.

24 août – Chaque fois que nous partons dans la colline, Christine et moi, nous passons par le même chemin au milieu duquel, à un certain endroit, s'est établie depuis le printemps une vaste fourmilière. Nous avons beau être attentifs, nos pas sûrement font des victimes chez ces hyménoptères, et ce doit être la cause de grandes paniques dans ce petit monde. Alors, j'imagine que, dans cette nation d'insectes, des savants calculent la fréquence et la régularité de nos énigmatiques passages, et que parfois un illuminé, constatant les dégâts, prophétise l'apocalypse. Tout ça dans des minutes qui sont pour ces fourmis ce que pour nous sont des siècles...

De ces considérations dignes d'un Maeterlinck s'intéressant à la vie des fourmis trente ans après celles de Pelléas et de Mélisande, il n'y a qu'un pas à franchir – et je l'ai franchi ce matin – pour retrouver *La Gnose de Princeton* dans laquelle Jean Carrière, qu'avait ébloui le livre oublié de Raymond Ruyer, m'affirmait avoir trouvé la preuve que nous sommes des atomes de Dieu dont nous composons la personne dans un ordre fabuleux qui nous échappe.

27 août – La lecture que j'avais faite jadis de l'*Armance* de Stendhal m'avait laissé un souvenir de maniérisme et d'inutiles mystères. Cette fois, la conduite d'Octave et ses pauvres ruses pour se dérober au mariage avec la consentante Armance ont ouvert des questions quant à la nature de ce refus et au rapport que cela pouvait avoir avec la vie d'Henri Beyle.

Fidèle à mes habitudes, je n'avais pas lu la préface d'Armand Hoog avant d'aborder le texte. Or, sitôt entré dans la préface, c'est une gifle que j'ai reçue en tombant sur cette phrase : "*Ce secret d'Octave, qui lui rend intolérable l'image d'une clef conjugale, écrit Hoog, c'est qu'il est sexuellement impuissant.*" Taloche une seconde fois infligée quand plus loin je vins à lire : "*Cette impuissance vite reconnue par un lecteur attentif [c'est évidemment moi, le niais, qui souligne] est peut-être le signe d'une impuissance plus énigmatique – d'une impuissance qui dirait, non seulement le secret d'un personnage romanesque, mais le secret d'un romancier.*"

Me voilà donc pris en flagrant délit d'aveugle nigauderie, et ce n'est pas une grande consolation de lire que les amis de l'auteur, selon Stendhal lui-même, n'avaient rien compris. La déconvenue de n'avoir pas été perspicace a pourtant été compensée en partie par le plaisir – un peu trouble ou pervers – pris en découvrant les commentaires d'Armand Hoog sur le bablanisme de Stendhal et de son jeune héros. *Bablanisme*, mot dont la première occurrence se trouve, paraît-il, chez Casanova, un terme cocasse, mais cruel quand on en sait le sens.

Par une matinée d'orage et de pluies dont la désertion du mistral a permis le retour, et après cette lecture, je me surprends une fois de plus à errer dans ce monde où fiction et réalité échangent leurs masques.